

# I. INTRODUCTION

## 1.1. Aperçu des mentalités au XVIIIe siècle

Le XVIIIe siècle se définit par l'unité et la compatibilité des caractéristiques d'un projet qui visait la littérature, la langue, les arts visuels. La clarté, la simplicité, l'agrément, les convenances sociales sont des principes qui dominent les activités culturelles et intellectuelles de l'époque, ce qui a conduit à la réalisation d'un modèle français. Celui-ci s'appuyait plus précisément sur un ensemble de réflexions théoriques - décrites dans les alexandrins de l'art poétique de Boileau - et sur les œuvres des écrivains qui avaient su renouveler les genres littéraires, les plier à leur propos, pouvant ainsi incarner chacun une perfection fascinante.

Établir une chronologie du XVIIIe siècle en France, nécessite d'abord choisir la date à laquelle on fait commencer cette période. Le premier ouvrage des Lumières est *Le Dictionnaire historique et critique* de Bayle de 1697 et représente le plaidoyer pour la tolérance religieuse, l'examen critique des textes, y compris bibliques. Les bases du grand mouvement philosophique et littéraire du XVIIIe siècle sont mises en fin du siècle précédent.

Du point de vue culturel, c'est la mort du vieux Roi-Soleil, c'est-à-dire le 1<sup>er</sup> septembre 1715, qui fait entrer la France dans le siècle des Lumières. Le style controversé de vivre du Régent a fait renaître autour de lui une atmosphère de plaisirs raffinés favorable à l'essor des arts.

Les premières décennies sont marquées par la fameuse Querelle des Anciens et des Modernes qui a partagé le monde des lettres entre partisans d'un renouveau de la littérature française et admirateurs des œuvres et des écrivains de l'Antiquité. La ligne de partage n'est pas toujours claire: quelqu'un comme Voltaire peut apparaître comme un Ancien à bien des égards, mais s'apparenter pour d'autres à ce qu'il y a de plus novateur. Fontanelle, en 1688, dans sa *Digression sur les Anciens et les Modernes*, récuse lui aussi l'idéal classique en affirmant: « Rien n'arrête tant le progrès des choses, rien ne borne tant les esprits que l'admiration excessive des Anciens. » Accusés de sacrilège par les partisans de la tradition (Boileau, La Fontaine, La Bruyère), les Modernes ouvrent la voie à une nouvelle esthétique et à une nouvelle sensibilité qui mêlent le naturel et la préciosité. Ce

débat qui s'appuie sur l'imitation et l'originalité des œuvres est très utile pour la critique littéraire de l'époque.

La fin du XVIIe et le début du XVIIIe siècle ont connu un profond changement dans les mentalités et les esprits. L'essor scientifique et les voyages inspirent des modes de pensée nouveaux et une remise en question des traditions jusque –là valables. Le développement et le progrès s'opposent au respect du fondement d'autorité. Ce nouvel esprit se définit par un besoin de critique, d'analyse, l'observation et l'expérimentation, ayant comme principe de base de ne rien accepter sans une vérification préalable. La Raison, perçue comme un véritable guide de toute activité, devient le mot-clé de l'époque. Si au XVIIe siècle on déjà l'opposait à l'imagination et Descartes faisait reposer sur elle sa recherche de la vérité, au début du siècle suivant, la raison devient une arme puissante de combat contre le domaine métaphysique – les préjugés et les superstitions.

Le voyage influence d'une manière favorable le changement des mentalités dans le sens que les esprits s'ouvrent sur le monde. La curiosité et la volonté, responsables du progrès de la navigation, expliquent les ambitions commerciales et le grand nombre des expéditions vers des lieux éloignés. Les voyages en Orient ou vers le continent américain constituent des sources d'inspiration pour les récits qui connaissent un grand succès parmi lesquels on peut mentionner les *Voyages en Perse et aux Indes orientales* (1686) de John Chardin et les *Six voyages de Jean-Baptiste Tavernier* (1682) de Jean-Baptiste Tavernier pour culminer avec *l'Histoire des voyages* (1746-1461) de l'abbé Prévost. Le récit de voyage ouvre aussi la voie vers une diversité des usages, des cultures et des religions, fait qui suscite l'étonnement, puis la réflexion à l'aide de la comparaison. On apprend que chaque peuple reconnaît des valeurs particulières, souvent différentes de celles partagées par les voyageurs. Cela explique l'idée d'une vérité relative et non universelle et absolue.

La seconde ouverture au monde est assurée par la science puisque le progrès scientifique crée et développe un mode de raisonnement qui repose sur l'esprit d'examen. L'application de nouvelles méthodes et de nouveaux instruments a comme objectif principal de lutter contre l'ignorance et contre les préjugés. La raison corrige les idées fausses, en démontrant les mécanismes d'erreur et l'esprit d'examen opère les vérifications qui s'imposent.

L'esprit critique s'efforce à vaincre les superstitions dominées des croyances dépourvues de fondements rationnels ou scientifiques. L'évolution de l'esprit

humain, celle des mentalités et des mœurs passent par l'analyse critique de ce qui maintient les êtres dans un état de dépendance et d'obscurantisme. L'esprit nouveau est caractérisé par la volonté critique et la remise en question qui a comme but l'investigation de tous les domaines de pensée et des mentalités.

La philosophie de l'histoire et la vision politique connaissent de nouvelles orientations dans la conception de Voltaire et Montesquieu, les plus connus de tout un ensemble d'historiens philosophes qui mettent les bases de la réflexion capitale sur le droit naturel et les institutions en se servant des méthodes critiques d'investigation.

Nous avons vu que le progrès des connaissances engendre un renversement des valeurs: ce n'est plus l'antiquité qui fonde la vérité, mais c'est le présent qui la possède. Le XVIIIe siècle est marqué par la révolution dans la pensée qui détruit l'ordre intellectuel clos et stable du XVIIe siècle classique et élabore un nouvel espace de réflexion et d'invention plus ouvert, traversé de permanentes contradictions.

Si l'homme du siècle précédent avait comme seule tâche la recherche de son salut et l'obéissance aux puissances divines et terrestres, l'homme des Lumières, au contraire, prend conscience de sa force et de sa liberté. Il devient l'artisan de son propre bonheur. Il n'est plus le spectateur passif du déroulement de l'histoire, mais il se sent responsable de son devenir et veut limiter les effets de l'absolutisme et du fanatisme.

L'idéologie nouvelle du XVIIIe siècle est basée sur la lutte que la bourgeoisie mène contre la société féodale. L'idéologie française de la première moitié du siècle – nous pensons surtout à Montesquieu et à Voltaire – a été fortement influencée par la science, la philosophie et la littérature anglaise. On peut parler d'une véritable anglomanie: on traduit Locke dès 1700; on vulgarise Newton et les déistes anglais; on connaît l'œuvre de Pope et de Swift; Voltaire diffuse la philosophie de Locke, les thèses des déistes et la littérature de Shakespeare; l'abbé Prévost familiarise le public français avec Milton, Fielding et Richardson, dont il traduit des romans – *Pamela*, *Clarisse Harlowe*, etc.

*Les Lettres persanes* (1721) est une œuvre qui permet de voir qu'on ne peut pas isoler la philosophie des Lumières des formes et genres qu'elle emprunte. Ainsi N. Masson considère qu'on « peut aussi bien considérer cet ouvrage comme le

premier ouvrage épistolaire polyphonique que comme la première affirmation de la nouvelle littérature engagée qui apparaît au premier plan. »<sup>2</sup>

Le XVIII<sup>e</sup> siècle dans son ensemble est désigné comme le « siècle des Lumières », qui a promu la lutte contre les préjugés et les traditions, l'essor de la science et du progrès, l'apparition du bonheur et de la sensibilité comme idées nouvelles. Le siècle de Voltaire est aussi celui de Rousseau et de Diderot, mais encore celui de Marivaux, de Montesquieu, de Sade, de Rétif de la Bretonne, de Laclos, des *Mémoires* de Saint-Simon et d'autres nombreux écrivains qui ont créé des nouvelles typologies humaines dans le paysage littéraire de l'époque.

La littérature d'idées prédomine au XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans la première moitié du siècle se constitue une communauté d'érudits dans toutes les disciplines. Leurs travaux qu'ils soient publiés en brochures de quelques pages, qu'ils paraissent dans des périodiques comme *Le journal de Trévoux* ou le *Journal de Sçavans* ou bien qu'ils soient simplement rassemblés dans les recueils des institutions, ont pour nous le charme d'une belle prose courante, riches en métaphores pour contourner les termes techniques qui font parfois défaut. Le *Discours sur les sciences et les arts* (1750) et le *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1754) représentent deux essais qui nous prouvent combien l'époque est soucieuse de mettre au clair les grandes interrogations philosophiques et sociales. La conclusion en est que ces textes servent les idées philosophiques, morales, politiques; en retour, les idées structurent les œuvres. Si la philosophie de Leibniz se reflète dans *Candide ou l'Optimisme*, celle de Spinoza et les jeux de l'anti-roman sont pleinement illustrés dans *Jacques le Fataliste*. Marivaux, Prévost, Rousseau, Voltaire, Diderot ou Rétif, conçoivent leurs œuvres fictionnelles ouvrant en même temps la voie sur la réflexion.

Le développement de l'esprit critique qui caractérise la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle se fait parallèlement avec tout un ensemble de créations littéraires dans lesquelles la sensibilité, l'émotion et les passions jouent un rôle primordial. La **sensibilité** devient à la mode. Après une période marquée par la raison, on redécouvre les sentiments et les émotions, les pleurs et les rires, les cris de joie ou de la tristesse. Les questions sur l'existence humaine, sur la mort, sur le bonheur,

---

<sup>2</sup> Masson, N., *Histoire de la littérature française du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Honoré Champion Editeur, 2003, p. 57

sur l'importance du savoir créent un être sensible, mélancolique. Ce courant sensible qui est développé et illustré par Rousseau conduit à l'éclosion d'une sensibilité dont les caractéristiques annoncent le Romantisme.

Les romans de l'abbé Prévost, et en particulier *Manon Lescaut*, traitent également la question du **bonheur** et des obstacles que la société impose à la réalisation d'une passion. L'importance accordée aux sentiments, aux élans du cœur, à la subjectivité est une donnée essentielle de la littérature romanesque. Pendant la période des encyclopédistes elle reste sous-jacente, mais Rousseau avec sa *Nouvelle Héloïse* et Bernardin de Saint-Pierre avec *Paul et Virginie* lui redonnent la place primordiale.

## 1.2. Le plaisir, le bonheur et la vertu

La poursuite du bonheur remplace la quête du salut du siècle précédent. Les Lumières réhabilitent le **plaisir**, les passions, et osent parler de la jouissance, mais elles louent aussi la vertu. Le couvent est condamné puisqu'il contraint la nature et mène au vice (*la Religieuse*). Le XVIIIe siècle présente les cadres les plus variés du plaisir : délicieux chez Crébillon, violents chez Sade ou cruels chez Laclos. A cette époque -là, où les bourgeois suffisants équilibrent les aristocrates pervers, les larmes d'une personne vertueuse rencontrent le regard froid du libertin contemplant la vertu persécutée. Les conceptions du bonheur sont des plus diverses: la richesse s'oppose à celui de la simplicité, les palais aux petites maisons, la vie mondain à la vie indigène, la distraction au repos.

Le **bonheur** constitue certainement l'une des toutes premières quêtes de l'Homme moderne. Individus et gouvernements le recherchent et cherchent à le créer. La Science n'a pas découvert le gène de la Félicité, et le Bonheur reste indétectable dans la substance de l'Humanité. Le Bonheur existe, mais il est ailleurs. Mais où? Le concept de *bonheur* a évolué au cours des âges. Le *bonheur* des hommes vivant au Moyen Age n'était pas le même que celui de l'homme ayant vécu au temps d'Abraham; et le bonheur tel que le conçoit l'homme moderne n'a rien de comparable à celui des temps révolus.

Le siècle des Lumières proposa un modèle nouveau, mais pas nécessairement meilleur. Les philosophes du XVIIIe siècle proclamèrent que la vie, la vie elle-même, constitue le but de toute vie humaine. Plus besoin de consacrer cette

vie au service de Dieu ou d'un monarque de droit divin. Ce fut le commencement de la quête humaine du bonheur, mais sans le secours de Dieu ou du Roi. La Société devint le moyen par lequel les citoyens pouvaient être heureux. La meilleure société devait donc être celle qui pourrait procurer le plus grand bonheur au plus grand nombre de citoyens, le plus rapidement possible. La notion de *bonheur* céda la place au nouveau concept de *qualité de vie*. Et ce nouveau concept permet de partager l'humanité en catégories et sous-catégories dans lesquelles on place les pays du monde selon la qualité de vie de leurs habitants. Les habitants des pays riches devraient être très heureux, et ceux des pays pauvres devraient être malheureux. Ce constat est-il corroboré de manière absolue par l'expérience personnelle que les uns et les autres ont du bonheur? Pas nécessairement: il existe des riches malheureux et il existe des pauvres heureux. Mais les statistiques démontrent qu'une meilleure qualité de vie permet au plus grand nombre d'être plus heureux.

R. Mauzi dans son œuvre *L'idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises du XVIIIe siècle*, considère que « le bonheur peut être individuel ou collectif; le premier dépend d'un choix personnel, tandis que le second est le résultat nécessaire d'un ordre social »<sup>3</sup>. Le bonheur dépend de la condition sociale, il n'est pas le même pour l'homme riche, le paysan et le bourgeois. Au XVIIIe siècle, on peut parler d'une « médiocrité heureuse »<sup>4</sup> qui représente un thème de la pensée bourgeoise dominée de la morale basée sur mesure et méfiance. Dans *La Nouvelle Héloïse*, Rousseau enseigne que « l'on ne s'enrichit qu'en possédant mieux ce qu'on a, qu'en appropriant ce qu'on possède »<sup>5</sup>. A l'opinion de Paul Hazard (1979) le bonheur des hommes du XVIIIe siècle était caractérisé aussi par quelques traits de médiocrité parce qu'il était « une certaine façon de se contenter du possible sans prétendre à l'absolu »<sup>6</sup>.

Le goût du plaisir et le goût du luxe définissent essentiellement les mœurs de la société française du XVIIIe siècle sous Louis XV. Partout au goût du luxe répond une morale du plaisir illustrée par le raffinement intime d'appartements richement décorés, le style rococo, les thèmes galants, les chinoiseries et les soies précieuses.

---

<sup>3</sup> Mauzi, R., *L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIIIe siècle*, Slatkine Reprints, Genève, 1979, p. 14.

<sup>4</sup> Mauzi, R., *Op. cit.*, p. 179.

<sup>5</sup> Idem, p. 179.

<sup>6</sup> Idem, p. 179.

La transformation des mœurs exerce aussi une action sur les arts et sur la littérature. Les gracieuses fantaisies de Watteau et Lancret, peintres des fêtes galantes, les *Lettres Persanes* et *Le Temple de Gnide* de Montesquieu, *Le Mondain* de Voltaire, reflètent les goûts d'une époque élégante, mais frivole.

Watteau  
« *L'Indifférent* »  
Musée du Louvre



Au goût du plaisir est intimement associé le goût du luxe. La prospérité et la réalisation de grandes choses donnent à beaucoup de gens l'occasion de mener une vie éclatante et fastueuse. Evoquant le temps de la régence, l'historien Duclos écrivait que « personne ne met de bornes à ses désires ».

La définition de la *vertu* donnée par Voltaire dans le *Dictionnaire philosophique* (1764) considère que l'homme n'est pas un être égoïste : « Qu'est-ce que vertu? Bienfaisance envers le *prochain* ». Voltaire va commenter en expliquant que, selon cette définition, le moine solitaire est certes pieux et même saint, mais non vertueux. « Mais quoi! n'admettra-t-on de vertus que celles qui sont utiles au prochain? Eh! comment puis-je en admettre d'autres? Nous vivons en société; il n'y